

Le Sprachbund mésoaméricain : instanciation spatiale d'un concept opératoire

Jean Léo Léonard¹

1. INTRODUCTION

A la différence de la *linguistique génétique*, qui établit les parentés et la classification des langues, la *linguistique aréale* s'intéresse aux *convergences* et aux *affinités* entre langues génétiquement différentes mais typologiquement semblables, en contact dans une aire culturelle. La Mésoamérique est considérée en termes de linguistique aréale comme l'une de ces *unions de langues* les plus solides, encore plus probante que le célèbre « *Sprachbund* balkanique » ou Union Linguistique balkanique (cf. Sandfeld 1930), à partir d'un concept proposé par Jernej Kopitar en 1829². Cette convergence aréale massive de plus d'une centaine de langues réparties entre une dizaine de groupes linguistiques³ (totonac, uto-aztéc, otomange, maya, mixe-zoque...) et d'isolats (ombeayiüts ou huave, tequistlatec / huamelultec ou chontal de Oaxaca, purepecha ou tarasque⁴,

¹ IUF & Paris 3, UMR 7018, courriel : jeanleoleonard@yahoo.fr. Cet article a été conçu initialement, au tout début du projet de la chaire IUF MAMp (Mesoamerican morphoPhonology, voir page Internet <http://jll.smallcodes.com/home.page>) en collaboration avec Vittorio dell'Aquila (Université de Vaasa et CELE), qui a réalisé un travail d'ingénierie cartographique sans lequel ni la présentation orale de la communication initiale, au colloque IUF tenu à Saint-Etienne, les 25-26 mars 2010 (cf. Léonard 2010), ni la conceptualisation du présent article n'auraient été possibles. Nous remercions les deux relecteurs anonymes de *Faits de Langues* pour leurs précieuses suggestions et références. Toute erreur éventuelle incomberait à l'auteur de ces lignes et à nul autre.

² Un autre texte fondateur est celui de Jakobson, 1931, mais sur lequel nous partageons les réserves de Patrick Sériot, au terme de son enquête épistémologique sur l'arrière-plan idéologique de la « mouture Jakobson-Trubeckoj » de la notion de *Sprachbund* : cf. Sériot, 1997.

³ Selon l'INALI, on dénombrait en 2008 au Mexique pas moins de 364 variétés réparties entre 68 langues ou groupes linguistiques, pour un total de 11 familles linguistiques et isolats (Embriz Osorio 2012). Il faut ajouter 21 langues mayas au Mexique, le xinca (pratiquement éteint désormais) et le garifuna (langue arawako-karib) au Guatemala, sans compter les langues encore parlées au Honduras, Nicaragua et nord du Costa Rica, principalement chibchanes (v. Constenla Umaña 1991).

⁴ On pense cependant désormais que le purepecha ou tarasque est un isolat à faible degré de convergence aréale avec les langues mésoaméricaines – outre sa localisation très à la périphérie de la zone en question. Cf. Capistrán & Nava 1998, Chamorro 2009 (cf. également le projet PEPS de Claudine Chamorro, 2011-12). Cette situation est très différente de celle d'un autre isolat de cette zone, au sud-ouest, proche du cœur de la

cuitlatec et xinca⁵) génétiquement différents serait due au *contact* interculturel sur une longue durée. La périodisation de cette région, très différente de la stratification européenne, y est de type paléo-indien 20 000-7 000 av. J.C, archaïque (-7000 à -4000), formatif (culture du maïs et apparition de la céramique -4000 à -1600) et pré-classique (-1600 à + 400) – v. aussi la chronologie proposée dans Suárez, 1983 : 146. La transition du paléolithique s’est effectuée à partir d’un néolithique local (culture du Golfe), non intrusif à la différence de l’Europe, qui va bientôt devenir un foyer rayonnant sur toute la Mésoamérique lors du préclassique, dominé par la culture olmèque, caractérisée par une première période d’unification culturelle et de superposition d’une élite dominante, probablement d’origine mixe-zoque⁶. Ensuite, le classique (500 à 900 après J.C.) et le postclassique (900 à 1520 après J.C.) impriment deux grandes tendances : 1) au classique, la montée en puissance de trois foyers culturels (vallée de Mexico, vallée de Oaxaca, basses terres mayas) correspondant à trois ensembles linguistiques : nahuatl, zapotec, maya cholán et yucatécán ; 2) au post-classique, l’empire aztèque et la superposition d’une élite dominante Nahuatl⁷ dans toute la Mésoamérique, l’intrusion et la superposition de cultures périphériques comme la composante mixtèque en Oaxaca, qui vient supplanter le pouvoir zapotec.

On doit ce concept principalement à l’anthropologue Paul Kirchhoff (1943), qui voyait en l’aire culturelle mésoaméricaine la frontière septentrionale d’une vaste région à échelle continentale, caractérisée par l’émergence de l’agriculture et de traits civilisationnels hautement élaborés (tels que les Cités-Etats, une vaste gamme de plantes cultivées, les cultures en terrasses, les théocraties et un symbolisme religieux sophistiqué, etc.), s’étendant des Andes au haut-plateau central du Mexique. Dans la perspective évolutionniste qui était la sienne – mais surtout celle de son époque, car la pensée de Kirchhoff dépassait le

Mésoamérique, dans l’Isthme de Tehuantepec : l’ombeayiüts ou huave, dont la phonologie, mais aussi la morphologie et la morphosyntaxe tendent à converger avec tout un éventail de langues mésoaméricaines avec lesquelles il a été ou est encore en contact (le zapotec, le mixe de l’Isthme, mais aussi par certains traits morphologiques, les langues mayas occidentales).

⁵ Le xinca est en réalité une microfamille de langues, aujourd’hui toutes pratiquement éteintes, au sud du Guatemala, qui semblent avoir reçu de nombreuses interférences des langues mayas voisines (cf. Campbell 1972).

⁶ Cf. Campbell & Kaufman 1976 ; v. un argumentaire critique, mais constructif de cette hypothèse dans Wichmann, 1998, où il apparaît que nombre d’emprunts mixe-zoque postulés par Campbell & Kaufman peuvent s’interpréter comme d’origine maya ou otomangue.

⁷ On notera que *nahuatl* désigne la langue, tandis que *Nahua* ou *Nawa* est la dénomination ethnique.

positivisme de ses prémisses, et tenait compte de la complexité des processus formatifs –, cette aire se distinguait de celles peuplées de chasseurs-cueilleurs, qui entrecoupaient ou entouraient les aires des agriculteurs par vastes zones résiduelles ou endémiques, en constante interaction avec les sociétés d'agriculteurs mésoaméricains ou andins.

Nous tenterons de montrer ici en quoi la Mésoamérique est ou n'est pas une aire de contact de langues dans la longue durée, en tentant de démêler les processus et les phases de cette *aire linguistique* à partir d'indices tirés d'un champ exploratoire périphérique (la diffusion lexicale des emprunts lexicaux), sur la base d'une étude de cas (les adstrats en domaine maya). On insistera, au-delà des processus macroscopiques de contact en termes de *superposition*, *rayonnement*, *implantation* et *importation* (cf. Klinkenberg 1997 : 304-309), ou en termes de cercles concentriques (Aitchinson & Carter 1994), sur la connexité et les *relais du contact* selon un modèle de chaînes ou de nexi (*nexus* = nœud d'un réseau de connexions). Une approche en termes de *chorèmes*⁸, de *trame* et de *capillarité* plutôt qu'en termes de *stratification* du contact permettra de mettre le *Sprachbund mésoaméricain* en perspective, et d'en mieux décrire, voire expliquer la structure, mais aussi, d'en discuter, voire d'en falsifier les prémisses.

Cependant, il serait déraisonnable de penser régler une question aussi complexe dans le cadre d'une brève contribution. Le principal apport du présent article réside davantage, d'une part dans la présentation et l'usage de modèles de diffusion linguistique (voire sémiotique, cf. le tableau 4 infra et ses commentaires) et culturelle, d'autre part dans le contraste entre la matrice de traits typologiques convergents de Campbell & al. (1986) et les pistes empiriques que suggèrent l'application de modèles diffusionnistes à un domaine mésoaméricain servant d'étude des cas : la famille maya. Nous utiliserons la matrice de traits structuraux de Campbell & al. (1986 : 556-557) comme un archétype de modélisation aréaliste – en d'autres termes, la méthode standard –

⁸ La notion de *chorème* (formé sur le grec *chôra* « territoire, étendue, lieu, contrée »), qui définit des types minimaux d'espaces et de relations spatiales entre lieux et zones ou agents spatiaux, a été sévèrement critiquée par le géographe Yves Lacoste (2012 : 168-170), qui reproche à cette modélisation son caractère réductionniste – ou atomiste – ne permettant pas de rendre compte de la dialectique d'articulation des *diatopes* qui, selon lui, permettent d'articuler « des intersections d'ensembles spatiaux à différents niveaux d'analyse » – petite et grande échelle – (*op. cit.*, p. 234-235). La critique d'Yves Lacoste nous semble certes légitime dans les cas où seul le niveau d'analyse chorématique est retenu pour une modélisation des interactions spatiales. En revanche, l'association de niveaux d'analyse complémentaires, comme la *chorématique* associée à une analyse par *diatopes*, peut s'avérer féconde. Nous avons ici tenté d'utiliser plusieurs approches : par chorèmes et par interactionnisme spatial à échelles multiples. Cf. également Léonard 2012 : 124-161 pour une application de la chorématique aux aires dialectales.

afin de développer notre argumentation, à caractère principalement méthodologique.

2. PREMISSES

Nous partons du principe que quatre réseaux rendent compte des relations de convergence et de divergence entre les langues du monde (Kihm 2006) :

- i) Réseaux G.U. (universaux, principes)
- ii) Réseaux Typologiques (types, paramètres)
- iii) Réseaux Génétiques⁹
- iv) Réseaux Aréaux (Sprachbund, Linguistic Area, Unions de Langues)

Ces quatre réseaux correspondent respectivement à quatre points de vue sur les structures et le fonctionnement des langues naturelles. Selon les priorités méthodologiques – mais également parfois, selon des implications idéologiques – , le linguiste configure différemment ces quatre dimensions de l'analyse linguistique. L'approche qui semble la plus immédiate est celle figurant en 1.1. : la GU (*Grammaire Universelle*) dominant toutes les autres approches, avec en entrée dans le système descriptif les traits structurels d'ordre typologique, et les familles de langues (réseaux génétiques) en sortie, produits de l'interaction entre les options universelles (les universaux conditionnant l'organisation des systèmes linguistiques) ou *immanentes*, et les paramètres en nombre limité et en relation d'inclusion ou d'interdépendance. Immanence et nécessité de faire des choix simples et généralement en relation d'implication (*a* n'ira pas sans *b*, *b* n'ira pas sans *c*). Dans ce modèle standard, les phénomènes de contact sont placés bas dans la hiérarchie en raison de leur caractère *contingent*. Pour peu que la dimension du contact soit maintenue faible dans l'histoire d'une langue sur une période donnée, la triangulation entre les réseaux GU, génétiques et typologiques peut tout aussi bien suffire.

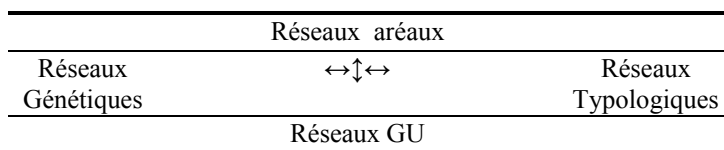
Réseaux GU		
Réseaux Typologiques	↔↕↔	Réseaux Génétiques

⁹ Nous entendons par ce terme les « familles de langues » définies par la *filiation* à partir d'un lexique commun et d'une grammaire commune (la « protolange » hypothétique des comparatistes, ou *état initial* supposé, de vertu heuristique) : autrement dit, les réseaux *phylogénétiques* de formes *héritées*, opposables à des formes *acquises* par *diffusion* ou interaction (*interférence*) avec d'autres systèmes en contact social ou aréal.

 Réseaux aréaux

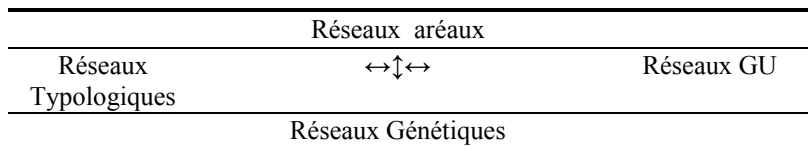
1.1. Interaction standard entre les quatre approches descriptives des structures linguistiques

Dans une approche aréaliste ou de contact (cf. modèle 1.2 infra), on procédera différemment : on considèrera les relations de « parenté » entre langues (réseaux génétiques) comme acquises, et elles serviront de point d'entrée au système de comparaison et de regroupement des faits de langue. On tentera de réduire autant que faire se peut l'incidence des principes unitaristes universels (les réseaux GU, déclassés et placés en bas du modèle analytique). Ce sont les connexions aréales qui coordonneront le système à l'aide des traits typologiques : les premiers tiennent donc la position dominante, et sont supposés immanents à la région observée, et produisent les seconds en sortie, en transcendant les réseaux génétiques.



1.2. Relation entre les quatre réseaux de traits structurels dans une approche aréaliste

Cette schématisation peut générer d'autres modèles alternatifs, plus ou moins heuristiques ou historiographiques : le modèle en 1.3. figure une approche qui donnerait la primauté à l'*a priori* aréaliste, afin d'aboutir à des généralités sur la forme typologique des grammaires du monde.



1.3. Une approche aréaliste alternative, de typologie aréaliste radicale

Le modèle en 1.4. en revanche, est un système qui donne la primauté à la « parenté » des langues, tout en recherchant l'articulation entre les caractères hérités et les caractères diffusés, en faisant peu de cas de l'universalité des principes structurants. Une telle démarche rappelle celle des linguistes

comparatistes du XIXe et du début du XXe siècle. Elle s'applique particulièrement bien à l'œuvre d'un grand comparatiste comme Antoine Meillet, à la charnière entre linguistique historique et comparative et linguistique générale, au tournant des deux siècles précédents.

Réseaux Génétiques		
Réseaux Typologiques	↔↕↔	Réseaux aréaux
Réseaux GU		

1.4. Approche comparatiste « classique »

La région du monde qui nous intéresse ici – la Mésoamérique – présente une particularité de taille : alors que l'Europe n'a que deux réseaux génétiques (ou « familles » de langues¹⁰) et un isolat, le basque ; alors que l'Afrique ne compte pas plus de quatre grands réseaux génétiques (afro-asiatique, niger-congo, nilo-saharien, khoisan), la Mésoamérique au sens large compte au moins cinq réseaux génétiques (ou *language stocks* : uto-aztécane, totonac, otomangue, mixe-zoque, maya), et entre trois (huave ou ombebayüts, tarasque ou purepecha, tequistlatec) et cinq isolats (en ajoutant le cuitlatec et le xinca aux trois précédents).

Les causes susceptibles d'expliquer cette diversité tiennent à la fois à des conditions géographiques exceptionnelles (à la fois goulet isthmique et vaste plateforme de reliefs accidentés offrant un vaste éventail de microclimats en relation de cloisonnement ou d'interdépendance), et à la forte attractivité de cet espace intercontinental en tant que foyer précoce de développement d'une forme florissante d'agriculture par l'association du maïs, de la courge, du haricot et du piment – à la différence des sociétés eurasiatiques et africaines, ce foyer agricole n'a pas associé une composante pastorale. Le premier facteur – l'exiguïté et le cloisonnement orographique –, explique que des bassins de langues en relation

¹⁰ Nous écrivons « parenté » linguistique et « familles » de langues avec des guillemets, afin de signaler qu'il s'agit de métaphores avec lesquels nous souhaitons prendre des distances. Les langues ne sont en effet pas des organismes vivants, et ne sont d'ailleurs guère comparables à des organismes vivants, dont elles diffèrent par leur forme sémiotique. Une forme sémiotique est par définition arbitraire, conventionnelle, combinable et associable en fonction de contraintes cognitives, et non pas biologiques – que la cognition soit le produit de l'organisation biologique est un autre problème. La labilité des systèmes sémiotiques – en dépit de leur très haut degré d'organisation, notamment en ce qui concerne les langues –, leur disposition au changement, à l'ajustement, à la motivation et à la remotivation, à l'interprétation, rendent les conditions d'« évolution » linguistique très différentes de l'évolution biologique.

d'affinités, ont connu une expansion indéfiniment fragmentée (cf. le groupe otomangue, en particulier, mais aussi l'uto-aztécan dans son articulation entre Aridoamérique et Mésoamérique). Le deuxième facteur, l'attractivité du foyer de civilisation agricole, a sans doute joué un rôle dans l'implantation d'isolats linguistiques, dont l'axe de migration reste sujet à discussion. Mais certains isolats résistent si bien à toute affiliation, comme dans le cas du tarasque ou purepecha au nord-ouest de la Mésoamérique, ou du huave (ombeayiüts) dans l'Isthme de Tehuantepec, qu'il est hasardeux de retracer les circuits de « l'intrusion » en contexte mésoaméricain – hormis pour le tequistlatec / huamelultec, qui serait de filiation hokane. Quoiqu'il en soit, c'est à la fois la forme dynamique de couloir intercontinental et le cloisonnement, le caractère accidenté du relief (grands massifs de montagnes tropicales : Sierra Madre orientale et méridionale, zones volcaniques, etc.), associés à une longue durée des implantations pour des groupes comme l'otomangue et le mixe-zoque, qui expliquent le mieux cette diversité des langues, réparties sur tout l'éventail des altitudes d'une vaste corniche isthmique comparable à l'arrière-pays génois – avec des altitudes littéralement alpines par endroits. De même qu'on a pu qualifier le Caucase de « montagne des langues », on peut qualifier la Mésoamérique de « Isthme des langues », avec toute l'intensité des interactions qu'on peut attendre d'un couloir transcontinental.

3. CORRELATIONS EXTERNES ET AIRE DE CONVERGENCE STRUCTURALE MESOAMERICAINE

La Mésoamérique septentrionale et centrale se prête particulièrement bien à l'approche corrélationniste, entre savoirs des linguistes et savoirs des archéologues et des anthropologues. La tentation est grande d'opérer des recoupements au gré des convergences apparentes, avec le risque de circularité qu'implique un observatoire qui fournit une pléthore d'indices potentiels de tous ordres : iconographie, monumentalisme des cités-Etats, systèmes d'irrigation, habitat, etc. (Magni 2003, Blanton & al. 1993). Il est aisé d'expliquer un grand nombre de phénomènes par le rayonnement olmec au préclassique, ou celui de Teotihuacan au classique. La superposition aztèque au postclassique, avec son alliance mixtèque au sud, les confédérations de peuples (Mixe-Zoque, Otomangue Zapotec ou Mixtec, Nahuas et Chichimecas, etc.), les systèmes d'alliance militaires, commerciales ou matrimoniales se prêtent à une foule d'interprétations aréalistes de tout phénomène de convergence. Le tissu de traces archéologiques est si dense que les corrélations en sont rendues labiles, débouchant sur une logique cumulative de construction de complexes de traits structurels *ad hoc*. De même que l'on a parlé d'une « forêt de rois » (Schele &

Freidel 1990) et de cités-Etats pour la Mésoamérique maya, on pourrait parler d'une forêt d'indices aréaux de toutes sortes (une quarantaine de traits culturels, dans l'article fondateur de Paul Kirchhoff, *op. cit.*). Les risques de spéculation sont grands, d'autant plus que la géographie des langues a été bouleversée par la « Conquête », la Colonie et les réformes « libérales » du XIXe siècle, aujourd'hui par les flux migratoires et l'échange inégal postcolonial. Aujourd'hui encore, les langues mésoaméricaines, loin de n'être que résiduelles, même si elles ont reculé dans nombre de territoires où elles étaient parlées à l'époque précolombienne et malgré une indéniable dérive assimilationniste sous la pression de l'espagnol, sont encore en usage, et font l'objet d'une défense et d'un aménagement de la part des communautés autochtones. On compte actuellement par exemple près de 6,5 millions de Mayas, entre le Mexique, le Guatemala et le Belize.

Le tableau 2, tiré d'un article de synthèse incontournable sur la question du *Sprachbund* mésoaméricain (Campbell, Kaufman & Smith-Stark 1986 : 556-557), se subdivise en trois matrices (de 2.1. à 2.3) : en 2.1., dix traits morphosyntaxiques sont repris à la matrice de 31 Traits Structurels (TS) proposée par ces trois auteurs. Nous avons remplacé les blancs par des points d'interrogation, afin de ne pas faire abstraction des lacunes empiriques qui affaiblissent nécessairement une telle synthèse¹¹. Le détail de ces traits structurels se lit comme suit : TS 1 = détermination par possession nominale (« la maison de l'homme » exprimé comme « sa maison l'homme »), TS 2 : suffixes relationnels (prépositions accordées avec la personne sujet), TS 3 = systèmes de numération vigésimale, TS 4 = ordre des mots canonique (S = Sujet, V = Verbe, O = Objet), TS 5 = possession inaliénable des termes relatifs aux parties du corps et à la parenté, TS 6 = formes locatives (*en, dans, sur, vers, venant de, allant à,* etc.) dérivées de termes désignant des parties du corps, TS 7 = affixes d'absolutif pour les formes non possédées, TS 8 = Absence ou présence seulement ponctuelle de marqueurs de pluriel sur les noms dans les phrases, TS 9 = Classificateurs numéraux (ex. variation de l'article indéfini selon que le nom est végétal, animal

¹¹ La linguistique descriptive est une science pauvre sur le plan économique, artisanale dans ses méthodes et ses productions. A tel point qu'une grande partie du travail de description des langues d'une région aussi cruciale pour l'histoire de l'humanité que la Mésoamérique a été confiée, par défaut, à des institutions missionnaires protestantes (le *Summer Institute of Linguistics*). Si la recherche dans ce domaine avait bénéficié de crédits substantiels d'institutions non prosélytes qui se seraient engagées dans un travail empirique systématique à seules fins d'enrichir la connaissance et de bénéficier aux populations locales dans leur lutte contre la ségrégation raciale, la spoliation et la paupérisation, l'état des connaissances actuelles serait bien plus complet, dans des proportions difficilement imaginables pour les volontaires et les contributeurs bénévoles laïcs de la linguistique de terrain et de la linguistique appliquée.

ou humain), TS 10 = incorporation nominale (inclusion de l'objet nominal dans le verbe conjugué).

Cette matrice de traits a été amplement revue, corrigée et augmentée par des contributions ultérieures (León & Levinson 1992, Stolz & Stolz 2001, Yasugi 1995, Smith-Stark 1994). Elle reste cependant exemplaire d'une grande synthèse sur une aire de convergence. Nous avons également préféré la mettre à l'épreuve de notre modèle à quatre réseaux (réseaux GU, génétiques, de contact et réseaux typologiques) que de reprendre le détail des critiques proposées dans les travaux ultérieurs. Notre principal objectif ici est davantage de modéliser l'aire de convergence structurale mésoaméricaine que d'aboutir à une synthèse comparable à celle qu'on trouvera dans ces contributions complémentaires.

Nous avons retenu ces dix *traits* à titre d'échantillon représentatif, dans la mesure où il s'agit de *caractères* (au sens taxinomiste du terme) d'une grande importance sur le plan de l'organisation grammaticale, peu susceptibles de labilité (principe de robustesse des *systèmes fermés*, comme la phonologie et la grammaire, sur les *systèmes ouverts*, comme le lexique, davantage labiles). Une langue n'adopte pas du jour au lendemain des traits de cet acabit, en raison de leur fonction hautement structurante sur le plan syntagmatique (notamment les TS 1, 2, 5, 7, 9, 10).

Trait structurel	TS. 1	TS. 2	TS. 3	TS. 4	TS. 5	TS. 6	TS. 7	TS. 8	TS. 9	TS. 10
	Det. = N Poss.	N Rel..	Num. Viges.	Ordre des Mots	Poss. Inalién.	Loc. dériv. Corpor	Afx. N Absolu tif	PL. ±punct uel	Class. Num.	N Incorp.
MAYA										
Huastec (tének)	+	+	+	VOS	+	+	+	+	-	-
Quichéan	+	+	+	VOS	+	+	+	+	-	-
Mam	+	+	+	VSO	+	+	+	+	-	-
Chol	+	+	+	VOS	+	+	-	+	+	-
Tzeltal	+	+	+	VOS	+	+	-	+	+	-
Yukatek	+	+	+	VOS	+	+	-	(+)	+	+
MIXE-ZOQUE										
Totontepec M	+	?	+	?	+	+	-	?	?	+
Oluta Pop.	+	?	?	?	+	?	-	-	+	+
Sayula Pop.	?	?	?	?	+	?	-	?	?	?
Copainalá Z	+	+	+	VOS	+	?	-	-	?	+
Sierra Pop.	+	+	+	?	+	+	-	-	+	+
Texistepec Pop.	?	?	?	?	+	?	-	?	+	+
TOTONAC	?	?	+	?	+	+	-	-	+	+
OTOMANGUEAN										
Otomi	+	?	+	VOS	+	+	-	+	-	-
Mixtec	+	-	+	VSO	+	+	-	(+)	-	+
Trique	(+)	(+)	+	VSO	+	+	-	+	(-)	+
Mazatec	+	+	+	SVO	+	+	-	+	-	?

Le Sprachbund mésoaméricain

Chocho	?	?	?	?	?	?	?	?	?	?
Chinantec	+	+	+	VSO	+	+	-	+	-	?
Zapotec	+	+	+	VSO	?	+	-	(+)	-	-
Tlapanec	+	+	+	(VOS)	+	+	-	+	(+)	+
HUAVE	+	-	+	SVO	+	?	(+)	+	+	?
CUITLATEC	+	(+)	+	SVO	+	?	?	+	?	?
TARASQUE	+	+	+	SVO	+	+	-	-	+	?
TEQUISTLATEC	+	+	+	SVO	+	+	-	-	-	?
XINCA	+	+	+	VOS	+	+	-	-	-	-
UTO-AZT. (Nahuatl)	+	+	+	VSO	+	+	+	-	+	+

Tableau 2.1. Dix TS mésoaméricains en morphosyntaxe, d'après Campbell, Kaufman & Smith-Stark 1986 : 556-557

La première remarque qu'appelle le tableau 2.1. est illustrée par le tableau 2.3., qui donne une synthèse en termes de robustesse et, partant, de cohérence structurale, des TS dans les réseaux génétiques : les lacunes sont trop sévères dans le domaine mixe-zoque pour le rendre probant (lacunes en TS 2, 3, 4, 6, incertitudes en TS 1, 8, 9). Or ce réseau génétique est d'autant plus stratégique qu'il est supposément corrélé à la culture olmèque du préclassique, dont le rayonnement sur l'ensemble de la Mésoamérique a été déterminant¹². Les lacunes concernant le totonac pour les traits 1, 2, 4, associées aux données négatives pour les TS 7 et 8 ne laissent que 5 traits sur dix valides pour la comparaison. Le TS 4 est particulièrement intéressant, car il montre que les types VOS et VSO sont concurrents en Mésoamérique (le signe >> indique une hiérarchie d'occurrence : VOS >> VSO indique que la structure VOS est plus répandue dans le réseau génétique otomangue que la structure VSO). Dans la mesure où l'ordre SVO est largement attesté dans les isolats mésoaméricains du tableau 2.1 et dans les langues externes à la Mésoamérique, dans le tableau 2.2., les relations entre les deux ordres VOS et VSO semblent probantes – quoique l'ordre SOV est très largement représenté dans les langues du monde, ce qui tire cette variable vers le camp neutre des réseaux GU. Certes, les convergences structurales entre maya et otomangue sont d'autant plus frappantes, *a priori*, qu'il s'agit de « familles » de langues aussi différentes que les langues ouraliennes peuvent l'être des langues sinitiques. L'accord entre les isolats sur les TS 1 à 5 est également notable, mais dès le TS 6, la cohérence de l'édifice se défait, en raison des lacunes empiriques ou de *données négatives* (autrement dit, absence de données ou d'attestations). Par ailleurs, quand on connaît la diversité interne de certaines langues de l'échantillon, comme le zapotec ou le mixtec (entre 22 et 32 variétés fortement différenciées pour chacune de ces deux langues otomanges, qui s'avèrent être des sous-familles aussi diversifiées que les langues romanes), la seule indexation d'un TS sur l'une de ces deux langues revient à réduire considérablement le facteur de la diversité interne des termes de la matrice, biaisant le diagnostic de robustesse génétique des TS. Mais les dix TS retenus ici sont précisément peu susceptibles de varier à ce degré de différenciation (alors que les TS phonologiques, de 19 à 31 dans la matrice complète, sont sensibles à cette variation interne aux buissons dialectaux).

¹² Cf. Wichmann, Beliaev & Daveltshin 2008, qui présente une synthèse nuancée et critique sur cette question. Voir aussi l'ouvrage récent, remarquablement pédagogique et abondamment documenté de Caterina Magni sur les Olmecs (Magni 2003).

TS (Trait Structurel)	Det. = N Poss.	N Rel..	Num. Viges.	Ordre des Mots	Poss. Inalién.	Loc. dériv. Corpor.	Afx. N Absolutif	PL. ±ponctuel	Class. Num.	N Incorp.
	TS. 1	TS. 2	TS. 3	TS. 4	TS. 5	TS. 6	TS. 7	TS. 8	TS. 9	TS. 10
ARIDAMERIQUE	Périphérie septentrionale									
Cora	(+)	-	+	VSO	+	+	+	-	-	+
Tepehua septentr.	-	-	+	VSO	?	?	+	-		+
Autres, Uto-Azt. Mérid.	-	-	±	VSO	+	+	+	-	-	+
Uto-Aztecan septentr.	-	-	-	SOV	+	+	+	(+)	-	+
Coahuiltec	-	-	+	SOV	+	+	-	-	-	-
Tonkawa	-	-	-	SOV	-	-	?	-	-	+
Seri	?	-	-	SOV	+	?	?	?	-	?
Yuman	?	-	-	SOV	+	+	?	+	-	(+)
AMER. CENTRE-MERID.	Périphérie méridionale									
Lenca	?	?	?	SOV	+	?	-	?	-	+
Jicaque	?	-	-	SOV	-	?	-	+	-	-
Miskito	-	-	+	SOV	?	-	+	-	-	?
sumu	-	-	+	SOV	?	+	+	?	-	-
Paya	-	-	?	SOV	?	?	+	?	-	-
Guaymi	-	-	+	SOV	?	?	?	-	+	-
Bribri	-	-	-	SOV	?	-	-	-	+	+

Tableau 2.2. Comparaison avec deux aires adjacentes (Aridamérique au nord, Amérique centrale méridionale au sud) des dix TS mésoaméricains en morphosyntaxe, d'après Campbell, Kaufman & Smith-Stark 1986 : 556-557

La deuxième remarque est que les tableaux 2.1. et 2.2. sont en effet asymétriques, dans les grandes lignes, opposant la Mésoamérique à ses *aires latérales* ou ses *périphéries*, servant d'*arguments externes* à la construction du *Sprachbund* : les TS mésoaméricains ne sont pas attestés de manière massive ni cohérente au nord et au sud de cette région. Cette *preuve externe* ne compense cependant que partiellement la relativité de l'édifice des dix TS du tableau 2.1., en termes de robustesse génétique et de comparabilité, étant donné les nombreuses lacunes et incertitudes recensées dans le tableau 2.2. Paul Kirchhoff ne procédait pas autrement, quand il comparait, à niveau macroscopique, dans sa matrice de traits culturels, pas moins de cinq aires dans le périmètre proche ou lointain de la Mésoamérique (aires du sud-est et du sud-ouest de l'Amérique du nord, aire chibchane en Amérique centrale et dans ce qu'il est désormais convenu d'appeler l'*aire intermédiaire*, ainsi que les Andes et l'Amazonie, v. Kirchhoff, *op. cit.*) : les asymétries observables dans la matrice de caractères avaient également valeur de preuve externe, dans sa modélisation matricielle.

Trait structurel	TS. 1	TS. 2	TS. 3	TS. 4	TS. 5	TS. 6	TS. 7	TS. 8	TS. 9	TS. 10
Robustesse génétique	Det. = N Poss.	N Rel..	Num. Viges.	Ordre des Mots	Poss. Inalién.	Loc. dériv. Corpor	Afx. N Absolu tif	PL. ±ponct uel	Class. Num.	N Incorp.
MAYA	oui	oui	oui	VOS >> VSO	oui	oui	non	oui	non	non
MIXE-ZOQUE	oui ?	?	?	?	oui	?	non	non ?	oui ?	oui
TOTONAC	?	?	+	?	+	+	-	-	+	+
OTOMANGUEAN	oui	oui ?	oui	VSO >> VOS >> SVO	oui ?	oui	non	oui ?	non	non
HUAVE	oui	absent	oui	SVO	oui	oui	(+)	oui	oui	?
CUITLATEC	oui	(oui)	oui	SVO	oui	oui	?	oui	?	?
TARASQUE	oui	oui	oui	SVO	oui	oui	absent	absent	oui	?
TEQUISTLATEC	oui	oui	oui	SVO	oui	oui	absent	absent	absent	?
XINCA	oui	oui	oui	VOS	oui	oui	absent	absent	absent	absent
UTO-AZT. (Nahuatl)	oui	oui	oui	VSO	oui	oui	absent	absent	oui	oui

Tableau 2.3. Robustesse et cohérence structurale des dix TS morphosyntaxiques de Campbell, Kaufman & Smith-Stark 1986 : 556-557. oui = robustesse ou cohérence interne au réseau génétique, non = incohérence structurale au sein de la famille ? = lacunes, absent = TS non attesté.

Sur les 31 TS retenus par les trois auteurs, la série des neuf derniers est majoritairement négative. On ne retrouve la cohérence relative que nous venons d'observer – avec des réserves – que pour les 21 premiers TS, et l'examen des dix TS suivants, au-delà du TS 10 qui fixe la limite de l'échantillon retenu ici, présente des qualités et des apories analogues. La matrice est certes riche en informations et en perspectives, mais elle fonctionne selon une logique ensembliste qui veut que le *Sprachbund* mésoaméricain soit la somme des TS partagés entre les langues de l'aire en question, confortée par la somme des TS non partagés par les langues environnantes. Ce faisant, elle suit une logique qui se veut analogue à celle du tableau 1.2., tout en incorporant implicitement la hiérarchie de points de vue du tableau 1.4., qui laisse peu de marge aux réseaux GU, et accorde une primauté de fait aux réseaux génétiques. Or, la part de GU qui conditionne le fonctionnement d'un trait structural comme le TS 1, qui n'est pas placé en tête de liste par hasard, car il est généralement jugé comme caractéristique de la convergence structurale mésoaméricaine, mérite d'être débattue. Ainsi, en norvégien, « la maison du voisin » est construit comme 'le voisin sa maison' (*grannen sitt hus*), en créole mauricien on trouve une structure semblable : *mo papa so lisyen* = « le chien de mon père », et des tours équivalents aux parataxes du français oral comme « mon père, son chien... »¹³, dans des langues peu ou mal décrites de Mésoamérique (comme par exemple le xinca, difficile à documenter de manière fiable, faute de locuteurs et d'attestations écrites) ou de ses périphéries, pourraient tout aussi bien être répertoriées de manière discutable comme des constructions canoniques – la question de la valeur et de la solidité des données restant ouverte, pour des raisons qui ont tout à voir avec la question épineuse des faibles ressources de la linguistique descriptive, évoquée précédemment. Le TS 3, de la numération vigésimale, n'est jamais rien d'autre qu'un mécanisme de numération très simple, aisément transférable de langue à langue, et nous pourrions continuer à démonter ainsi chaque TS de la liste, au point que c'est davantage, non sans une dose de circularité, le contraste entre les deux matrices de traits – mésoaméricains en 2.1. et périmésoaméricains en 2.2. –, plutôt que la pertinence intrinsèque de ces traits structurels, qui justifie ici la notion de *Sprachbund*. Or, il n'existe pas de traits

¹³ Exemples tirés de Hazaël-Massieux 2009 : 34.

structurels aréaux en soi dans les langues du monde. La qualification de TS aréaux en tant que tels dépend de l'issue d'un protocole de découverte et de preuves agencées selon les quatre logiques énumérées dans les tableaux 1.1 à 1.4.

4. CONTOURNER LE SPRACHBUND PAR LES ADSTRATS

4.1. Paradoxe de la sous-estimation des adstrats

Nous venons de voir combien le concept de Sprachbund mésoaméricain est sujet à caution : l'inventaire précis des TS restait à faire, lors de la publication de l'article-phare de Campbell & al. (1986). Il restera encore longtemps à développer d'une manière moins approximative (ou moins lacunaire), et surtout, en tenant davantage compte de la diversité internes de certaines langues, comme le zapotec ou le mixtec au sein de l'otomangue – on pourrait même parler dans ce cas d'un horizon diasystémique de falsification popperienne de l'hypothèse initiale. La logique cumulative, qui préside à la vision classique des Sprachbünde, peut être questionnée, ou revisitée, dans un autre domaine : celui des adstrats (emprunts lexicaux). On s'attendrait en effet à ce que les langues, dans une aire de convergence structurale, soient aisément perméables aux emprunts internes au bassin de contact¹⁴. C'est le cas en Europe dans les Balkans, où des langues comme l'albanais, les langues slaves méridionales et le roumain, sont chargées d'emprunts helléniques, turcs, romans et slaves. Curieusement, cela ne semble pas être le cas pour nombre de langues mésoaméricaines. Si les emprunts mixe-zoque sont amplement distribués dans l'ensemble de ces langues (cf. Campbell & Kaufman 1976), si les facteurs qui président la dynamique des adstrats sont bien connus (Campbell 1972, du maya au xinca ; Wichmann & Brown 2002 pour la diffusion lexicale endogène), il manque une synthèse

¹⁴ Cependant, nous sommes conscients que des asymétries de diffusion peuvent se produire, entre systèmes fermés (phonologie, morphologie, morphosyntaxe) et systèmes ouverts (lexique) : des langues peuvent emprunter des structures grammaticales par contact aréal sans nécessairement échanger du lexique. Ou elles peuvent répartir les interférences entre ces deux domaines de manière variable, selon les conditions sociolinguistiques et techniques, ce qui renforce la complexité des phénomènes d'interférence aréale : ils sont répartis entre les composantes, de manière *relativement* prédictible, sans qu'on puisse prédire à coup sûr des effets de symétrie ou d'asymétrie entre ces deux champs d'interférence. Notre approche par le lexique vise moins, ici, à réfuter le *Sprachbund* mésoaméricain qu'à esquisser des modes opératoires de l'interférence aréale sur le plan spatial, mais aussi sociosémiotique, comme le suggèrent les commentaires du tableau 4 infra.

générale sur cette question¹⁵. Des études ponctuelles font cependant apparaître un fait qui remet en cause empiriquement le Sprachbund mésoaméricain : une langue maya comme le q'eqchi' – une importante langue maya de l'est du Guatemala, située au carrefour oriental entre Hautes Terres du sud-est et Basses Terres du nord-ouest – ne compte en tout et pour tout que 15% d'emprunts dans son lexique, dont la plupart proviennent à date récente de l'espagnol (Wichmann & Hull 2009 : 10). Selon cette même source, seulement 4% de cet adstrat provient d'autres langues mayas – alors que la position charnière de cette langue aurait pu favoriser davantage de flux endogène. A titre d'exemple, pour les substantifs – items les plus aisés à emprunter d'une langue à l'autre –, les proportions d'emprunt sont de 18,5 % à l'espagnol, 2,2% au cholon, 1,9 % au cholon ou au yucatécane, 0,2% au nahuatl (ibidem). On pourrait être tenté de poser la question de savoir comment des TS aussi puissants que ceux du tableau 2 auraient-ils pu converger dans tant de langues mésoaméricaines, alors qu'une importante langue maya à la charnière des Hautes et des Basses terres ne présente pas plus de 5% d'emprunts mésoaméricains – contre près de 10% d'emprunts récents à l'espagnol ? Cependant, cette asymétrie de comportement entre la convergence des systèmes fermés (phonologie et grammaire) et la relative imperméabilité des systèmes ouverts (lexique et champs sémantiques) pourrait s'avérer être une piste de recherche, plutôt qu'une aporie (cf. note 14 supra). Alors que la dynamique aréale (et partant, territoriale, géolinguistique) des TS du tableau 2 relève de la « boîte noire », et n'est pas accessible ni dans les données (en raison de lacunes), ni dans les corrélations archéolinguistiques à la manière de l'archéologue corrélationniste Gustaf Kossinna – que nous écartons d'emblée afin de nous concentrer sur nos objets linguistiques, – les figures aréologiques, ou chorèmes, sont quant à elles tout à fait identifiables dans les adstrats, pourvu de se donner les moyens de les observer (cf. grille d'analyse du tableau 3 infra). Nous avons, pour ce faire, procédé à un traitement cartographique des données de Kaufman & Justeson 2003 (désormais K & J 2003), réalisé par le CELE¹⁶. Nous avons choisi

¹⁵ Voir cependant l'importante contribution de Gast & van der Auwera 2006, en ce qui concerne le contact mixe-maya. En ce qui concerne la diachronie et la diversification des langues mixe-zoque, voir l'incontournable monographie de Wichmann (1995).

¹⁶ Centre d'Études Linguistiques pour l'Europe (Vittorio dell'Aquila, Université de Vaasa et Gabriele Iannaccaro, Université de Milan-Bicocca). Le dictionnaire étymologique maya de K & J 2003 a été transformé en base de données par Clément Vulin (AgroTech). Le traitement cartographique de cette base de données a été réalisé par Vittorio dell'Aquila, sur FileMaker. La base de données K & J 2003 est cependant bien moins riche en adstrats que celle mentionnée par Wichmann & Brown (2003), et ne fournit qu'une quinzaine d'items par filière d'emprunt (emprunts mixe-zoque, emprunts nahuatl, emprunts internes au domaine maya). Nous compléterons donc cette esquisse en tenant compte des résultats publiés par Wichmann & Brown, du moins pour la troisième filière. Les deux autres

précisément le domaine maya, en raison de son haut degré de symbiose culturelle avec la culture olmèque au préclassique, suivi de phénomènes de diffusion lexicale endogène des Basses Terres du Nord vers les Hautes terres du sud à l'époque classique, puis d'un rayonnement nahuatl (aztèque) au postclassique. Cet arrière-plan servira de toile de fond à notre argumentation, à seule fin de disposer d'une trame historique, sans pour autant basculer dans une approche externaliste. Les langues mayas sont d'autant plus intéressantes à observer qu'elles occupent un vaste territoire à la périphérie sud-orientale de la Mésoamérique, où l'on retrouve un concentré des contrastes orographiques et culturels de cette région de l'isthme transaméricain¹⁷. Elles sont également suffisamment documentées sur le plan philologique (épigraphie maya, continuité des attestations de la période coloniale à nos jours, abondante documentation comparatiste réalisée par l'ALMG, OKMA, l'Université d'Austin, etc.). Elles constituent donc un champ d'observation des processus et des circuits de diffusion de tout premier ordre. Nous allons donc contourner la monumentalité du Sprachbund, en empruntant les sentiers de traverse que nous fournissent les adstrats dans un domaine particulier de l'aire de convergence mésoaméricaine : l'espace maya, dont la grande extension du nord au sud de la Mésoamérique se prête particulièrement bien à l'exercice.

4.2. Le domaine maya : une aire d'expansion

Nous avons vu avec le tableau 1.2. que l'approche aréaliste classique met les réseaux génétiques en entrée du système analytique. Nous devons donc commencer par définir ceux-ci pour le domaine linguistique qui nous intéresse ici. Les réseaux génétiques du domaine maya figurent dans le phylogramme en annexe (figure 1), réalisé en collaboration avec Pierre Darlu (CNRS) et Clément Vulin (AgroTech), à partir d'une soixantaine d'étymons représentatifs des

filères (mixe-zoque et nahuatl) seront analysées de manière principalement qualitative, dans leur dimension sociosémiotique.

¹⁷ Un article de Sharer & al. 1974 fournit un bon exemple d'approche corrélacionniste – à la manière de Gustaf Kosinna (1858-1931) – entre aires culturelles et aires linguistiques mayas, définies sur le plan des réseaux génétiques. Cf. Rathje 1971 pour une mise en perspective de la complémentarité entre hautes et basses terres mayas. On trouvera une instructive présentation du complexe culturel mésoaméricain dans Blanton & al. 1993 [1981], fondée sur un modèle quadripartite : *scale, complexity, integration, boundedness* autrement dit : échelle ou grandeur relative, complexité, intégration verticale et horizontale, confinement. Ce dispositif permet de sortir du corrélacionnisme pour envisager les phénomènes de manière davantage réticulaire.

évolutions phonologiques, tirés de la base de données du dictionnaire étymologique de Kaufman & Justeson (2003).

L'aire maya correspond bien à une aire expansive, selon modèle de *Contact et Complexification*, proposé par Johanna Nichols (1992), inspiré de l'écologie classique. Le modèle distingue, en termes de schémas de diversification et de complexification structurale des familles et des langues, entre Zones d'Expansion, ZE (*Spread Zones*) et Zones Résiduelles, ZR (*Residual Zones*). Les ZE présentent une faible densité génétique et une diversité structurale faible ; elles ont un centre directeur et une périphérie, et elles sont généralement dotées d'une lingua franca supralocale. Les ZR présentent une haute densité génétique, une diversité structurale dense, aucun centre directeur visible, et ne sont pas dotées d'une lingua franca. Dans le panorama mésoaméricain, si les langues mixe-zoque ont initialement formé une ZE, elles sont désormais réduites à une ZR. De même, après une phase d'expansion qui les a conduites de la Huasteca au Nicaragua, les langues otomangues ont autrefois formé une ZE, mais relèvent désormais d'une ZR. En revanche, les langues mayas forment un domaine encore en expansion (en témoigne la vitalité et l'usage en tant que linguas francas du tseltal au Chiapas ou le q'eqchi' à l'est du Guatemala et au Belize), qui s'étend à travers l'ensemble de la Méso-Amérique, de la Huasteca au nord du Salvador et du Honduras. En tant que ZE, ce domaine est donc particulièrement heuristique, puisqu'il n'a cessé, depuis au moins trois millénaires, d'absorber des interférences de langues en contact, et d'étendre ou d'intensifier le champ de ses interactions dans le cadre d'une complexité organisationnelle croissante (villages, cités-Etats, zones refuges, zones pionnières, etc.).

4.3. Aires et circuits de diffusion des adstrats

Une solution pour éviter le biais corrélationiste consiste à centrer l'analyse des configurations géolinguistiques sur leurs mécanismes propres, plutôt que de chercher à les superposer comme autant de calques sur des aires culturelles ou historiques. Dans ce qui suit, nous fonderons nos analyses sur le modèle de l'analyse chorémique de Brunet et Dolffus (1990).

	Point	Ligne	Aire	Réseau
Maillage	<i>Chef-lieu</i>	Limite administrative	Etat, région	Centres, limites et polygones
Quadrillage	Tête de réseau, carrefour	Voies de communication	Aire de desserte, irrigation, drainage	Graphe
Gravitation	Points attirés, satellites	Lignes d'isotropie, orbites	Auréoles, bandes	Liaisons préférentielles
Contact	Point de passage, entrée	Rupture, interface	Aires en contact	Base vs. tête de pont
Tropisme¹⁸	Centre d'attraction	Ligne de partage	Surfaces de tendance	Dissymétrie
Dynamique territoriale	Evolutions ponctuelles	Axes de propagation	Aires d'extension ou de régression	Tissu du changement
Hierarchie	Semis urbain	Relation de dépendance centre-périphérie	Sous-ensemble	Réseau maillé

¹⁸ « Le mot désigne en biologie une réaction d'orientation causée par des agents chimiques ou physiques (...). Tiré du grec *tropos* « tour, direction » (Le Robert Historique).

Tableau 3. Chorèmes de Brunet & Dolffus (1990 : 119) en géographie physique et humaine

Ce modèle divise les figures issues de l'analyse cartographique d'une part selon la forme et la complexité des attributs (en ordonnées : *point, ligne, aire, réseau*), d'autre part en tendances et modalités interactives (en abscisses : *maillage, quadrillage, gravitation, contact, tropisme, dynamique territoriale et hiérarchie*). Nous utiliserons dans ce qui va suivre bon nombre de ces catégories d'analyse chorémique. Selon nous, une telle approche est davantage propice à l'interdisciplinarité, dans la mesure où elle ne préjuge pas des corrélations externes : c'est en se limitant strictement à son domaine d'observation que le linguiste est susceptible de contribuer à stimuler les recherches dans des domaines connexes¹⁹.

4.3.1. Adstrat Mixe-Zoque

Les emprunts mixe-zoque sont quasiment ubiquistes dans les langues mayas : on les trouve partout, ou presque. Lorsqu'ils sont dispersés de manière discontinue dans l'ensemble de la famille maya, à la manière des nuages éloignés d'une nébuleuse, ou concentrés dans quelques langues, c'est précisément dans des langues périphériques, que les adstrats successifs négligeront d'atteindre par la suite en raison de leur situation excentrée, qu'on en retrouve les formes avec le profil le plus ancien – comme *jüch* = « moudre » en mocho et tuzanteco, *versus* « couper (la pâte) en deux » en quichéan. Le choix des neuf items retenus ci-dessous à titre d'exemple se justifie par leur champ de référence : 1535 *jüch*²⁰ moudre, 1426 **tsima*²¹ calebasse, 835 **puur* escargot, 74 **7une* enfant, 1308 **sa7m* comal, 805, **patsi* lézard, 675 *wa7x* chat sauvage, 1661 *koya7* tomate, 595 *xamal* feu sont tous des termes relevant soit de l'agriculture mésoaméricaine (les concepts de « moudre », « calebasse », « comal » ou plaque pour chauffer la tortilla, « tomate », cf. Magni, 2003 : 103-111), soit par la dimension

¹⁹ Il importe de souligner que c'est également l'attitude qu'ont adoptée les trois auteurs de l'article fondateur de la notion de *Sprachbund* mésoaméricain cité supra (Campbell, Kaufman & Smith-Stark 1986). On trouvera une synthèse critique et stimulante des connaissances archéologiques sur les Mayas principalement dans Desmaret 2004, Gendrop 2005 [1978] (v. notamment la chronologie, p. 10-11 et la carte tripartite p. 16-17), et Baudez 2004.

²⁰ Nous reprenons les graphies utilisées par K & J 2003, qui utilisent l'espagnol comme langue-toit : < j > vaut pour une fricative vélaire ou glottale, < ü > pour une voyelle haute rétractée, < ch' > pour une affriquée palatale éjective.

²¹ Le signe < 7 > est une convention graphémique des mésoaméricanistes pour le coup de glotte, notamment en position postvocalique – l'éjectivité est notée par une apostrophe, comme mentionné plus haut (cf. *jüch*).

institutionnelle et iconographique du monde olmec (« escargot », cf. Healy, Emery & Wright 1990 pour des éléments d'interprétation sociosémiotique ; « lézard » cf. Magni, p. 318-327, « chat sauvage » cf. Magni p. 316-318, « feu », « enfant » Magni, p. 176-181). Le tableau 4 présente à titre d'esquisse méthodologique pour l'analyse des procédés de diffusion des emprunts, une typologie des principaux emprunts mixe-zoque dans les langues mayas. Il se lit de la manière suivante, par des spécifications sémantiques indexées de A à D : étymon n° 1535, *jüch'* : A = "moudre", B = "amasser", C = "couper en deux" ; 74, *7une* : A = "enfant, nouveau-né", B = "tendre, innocent", C = "fils (ou filleul) d'un homme", D = "fille (ou filleule) d'une femme" ; 675, *wa7x* : A = "chat sauvage", B = "devenir fou" ; 805, **patsi* : A = "lézard", B = "cutete" (petit iguane aux pattes arrières fortes) ; 835, A = "escargot", B = "bigorneau" mésoaméricain (*Pachychilus*) ; 1308, **sa7m* : A = **sa7m*, B = GLL **sam.eht* ; 1426, **tsima7* : A = "tasse", B = "cruche", guacal, C = "hochet".

Cette grille permet de suivre les processus de démotivation ou de remotivation sémantique par rapport au « signifié étymologique » reconstruit à partir du mixe-zoque. Par exemple, pour l'étymon n° 1535 *jüch'*, le sous-type A correspond au signifié initial « moudre », tandis que les sous-types B et C « amasser » et « couper en deux » s'en écartent notablement. La diversité des options structurales touchant la spécification sémantique (démotivation et remotivation) apparaît dans le tableau 4 sous forme de lettres majuscules (A, B, C, D, par ordre de diversification potentielle). Lorsque un seul sens est représenté, la lettre A sert d'index unique. Les sémantismes primaires des emprunts mixe-zoque semblent s'être maintenus dans les langues occidentales (ex : *wa7x* = « chat sauvage »), tandis que dans les langues orientales, des phénomènes de spécification abstraite ou de démotivation partielle intervenaient (dérivés verbaux « devenir fou », à partir de *wa7x* en qeqchi'). Le lézard et l'escargot restent tels à l'ouest, tandis qu'ils deviennent un iguane trapu ou le *cutete*, autrement dit, le « bigorneau » à l'est, avec spécialisation aquatique pour ce dernier. La forte densité des emprunts mixe-zoque en q'anjob'alan, et le rôle charnière que jouent les langues de ce sous-ensemble de la Sierra Cuchumatán, sur la ligne de division entre maya oriental et occidental et entre les diverses tendances évolutives du sémantisme, laissent à penser que cette aire a pu être le foyer de réception de cet adstrat, pourvu qu'on n'entende le terme de *foyer* non pas dans le sens – des plus spéculatifs – d'*Urheimat*, mais dans le sens d'aire de réception et de desserte des innovations, selon la grille chorématique du tableau 3 supra.

N° étymon	1535	1426	835	74	1308	805	675	1661	595
Étymon Mixe-Zoque	<i>jüch'</i>	<i>*tsima7</i>	<i>*puur</i>	<i>*7une</i>	<i>*sa7m</i>	<i>*patsi</i>	<i>wa7x</i>	<i>koya7</i>	<i>xamal</i>
Signifié étymologique	moudre	cale-basse	escargot	enfant	comal	lézard	chat sauvage	tomate	feu
Hautes terres	PQM	C		B		B			
	PCH	C							
	QEQ	C		A			B		A
	USP	C		B	A				
	KCH	C	B	B		A, B			
	KAQ	C	A	B	A	A, (B)		A	
	TZU	C	A					A	
	SIP		A			A		A	
	SAK	C		B	A	B			
	AWA		A						
	IXL	C	A	A	A		B	A	A
	MAM		A, (B)		A			A	
	TEK		B		A			A	
Piémont littoral SO	MCH	A	B		A				
	TUZ	A	A		A		A		
Cuchumatán N	POP		A		A, D		A		
	AKA	A	A		A, D	A	A	A	
	QAN	A	A				A	A	

	N° étymon	1535	1426	835	74	1308	805	675	1661	595
Centre Ouest	Etymon Mixe- Zoque	<i>jüch'</i>	<i>*tsima7</i>	<i>*puur</i>	<i>*7une</i>	<i>*sa7m</i>	<i>*patsi</i>	<i>wa7x</i>	<i>koya7</i>	<i>xamal</i>
	Signifié étymologi- que	moudre	cale- basse	escargot	enfant	comal	lézard	chat sauvage	tomate	feu
	TZO	A	A	A			B			
Basses Terres	CHL	A	B	A			B	A	A	
	CHT	B					B			
	CHR	A	C		A		B			
	LAK	A		A						
	ITZ	A					B			
	MOP	A			A		B			
	YUK	A					B			
Périphérie occidentale	WAS		A							

Tableau 4. Typologie des principaux emprunts mixe-zoque dans les langues mayas

L'unitarisme et l'ubiquité de cet adstrat sont nuancés par de grandes asymétries sémantiques, le plus souvent corrélées aux réseaux génétiques, ce qui laisse à penser que nombre d'emprunts sont entrés dans l'aire maya à une époque guère éloignée de celle du maya commun (ou protomaya), pour ensuite se diversifier dans le contenu (le sens), sans plus changer de forme (aspect phonologique et morphologique), en suivant la « dérive génétique » (nous utilisons ce terme de manière métaphorique) qui opérait dans le maya commun, entre maya oriental et maya occidental.

4.3.2. Adstrat nahuatl

La dynamique de diffusion spatiale des emprunts au nahuatl apparaît dans la carte de synthèse en annexe (figure 2). Cet adstrat, qu'on ne peut guère sans risque faire remonter avant la période postclassique, celle de l'expansion aztèque du centre-nord vers le sud de la Mésoamérique, présente une distribution aréologique bien plus compacte que l'adstrat des emprunts mixe-zoque. Son centre de gravité est situé dans le sud du domaine maya, au centre des hautes terres, avec pour épïcêtre deux têtes de pont quichéanes : kaqchikel et k'iche' – langues de la fertile région périlacustre des Hautes terres k'iche', où se côtoient au postclassique des royaumes indépendants (achi', k'iche', kaqchikel et tz'utujil). Les langues quichéo-maméanes se répartissent intensément les éléments de cet adstrat tardif, qui couvre les champs sémantiques de l'urbanisme et de l'habitat (mots pour « ville », « adobe »), la symbolique religieuse et institutionnelle (*l'aigle*, *le cerf*, *le cactus nopal*), du commerce (*corbeilles* et *paniers*) et de l'alimentation (*oignon*, *ananas*, le *nopal*, cette fois en tant que cactus comestible). En somme, on trouve sur cette strate d'emprunts des interactions intercommunautaires relatives à la symbolique du pouvoir ou à la gouvernance, les échanges commerciaux liés à l'intercomplémentarité entre terres hautes et terres moyennes ou basses (terres fruitières) et les formes d'urbanisme – autant d'éléments qui correspondent à la fois à nos représentations de la domination aztèque au postclassique et à une interaction pas seulement verticale, mais également transactionnelle – marchande.

Deux modèles sont possibles, pour traiter cet adstrat récent : 1) le modèle par arcs concentriques et 2) le modèle par *nexi* concurrents, selon notre grille d'analyse en chorèmes (cf. tableau 3).

Le premier modèle, par cercles concentriques, est trivial en géographie culturelle (Meinig 1965, Aitchinson & Carter 1994 : 9) : selon l'image des ondes

créées par un caillou tombé dans l'eau, le premier cercle est appelé *foyer*, le second est le *domaine*, le troisième est la *sphère* et le dernier est appelé *front réfractaire*.

Du premier point de vue, quatre cercles concentriques fédèrent les langues mayas des hautes terres avec une telle densité que la périphérie, constituée de variétés de la région centre-occidentale (tseltal, langue de la branche grand-q'anjob'alan) et orientales (q'eqchi', langue de l'ensemble quichéan), n'est qu'une mince pellicule externe – davantage un *front réfractaire* qu'une partie intégrante de l'espace de diffusion. Les trois cercles seront appelés respectivement *foyer*, *domaine* et *sphère*. Dans le *foyer* se fait l'implantation, qui rayonne sur un *domaine* voisin. Dans le troisième cercle de proximité, la *sphère*, les innovations – en l'occurrence, les adstrats – parviennent de manière plus ou moins différée : soit depuis le *foyer* en passant par le *domaine*, soit par le *domaine*, qui leur sert de *foyer* dans une logique de relais. Dans tous les cas, ces emprunts sont endémiques et composites, sur le plan de leur forme phonologique et morphologique. Ils sont généralement comme « parachutés » – terme métaphorique valant pour *endémisme* ou « structures en taches de léopard », fréquemment utilisé en géolinguistique – dans un environnement lexical maya fortement concurrentiel.

Cette hétérogénéité dans la forme de l'adstrat oriente l'analyse vers un point de vue différent de la simple approche par cercles concentriques : l'hypothèse des nexi, ou nœuds aréaux concurrents, suivant un modèle de chorèmes. Ainsi, au pM **pehtaq* (SAK *petaq*, TEK *peechaq*, CHR *pechak*, CHL *petek'*, TZE *pehtak*, TOJ *pejtak*, QAN *petxaq'*, WASw *pakak'*, etc.) faisant référence à un cactus comestible, pour le *nopal*, fait concurrence la forme d'adstrat nahuatl *nocti7* (KCHn *nocti7*, KCHq *machtī7*, SIP *nuxta7*, TZU *muxtīn*, KAQp *nixtīy*, KAQc *noxtā*). Les radicaux quichéan font alterner une sonante initiale nasale coronale (KCHn *nocti7*) et labiale (KCHq *machtī7*), ainsi qu'un vocalisme radical en *-o-* et en *-a-*, voire en *-u-* (SIP *nuxta7*), au sein du même réseau dialectal, ce qui est symptomatique d'un degré d'intégration récent, ou par truchement et réinterprétation (cf. le mécanisme du *téléphone arabe* : l'information est peu à peu déformée au cours d'un circuit de transmission, au gré des interprétations successives des agents récepteurs), face aux évolutions régulières de l'étymon maya endogène **pehtaq* « cactus comestible » – ce qui n'empêche pas cet item d'être objet de diffusion également : du q'anjob'al au ch'orti', des langues de l'ouest au q'eqchi'. Le terme signifiant « ville » est également représentatif de la diversification des formes nahuatl, qu'elle soit due à plusieurs foyers d'emprunts en lice ou à des anamorphoses dues au truchement : *tenamītl*, forme absolutive de **tenam* = « hauteur », est concurrencé par une série

de synonymes mayas, tels que CM *7aamaaq' « domaine (possédé, habité) » (KCH *amaaq'*, MCH MAMi *aamaq'*, KAc QEQw *amaq'*) ou protoYucatécan *kaaj > ITZ MOP *kaj*), ou GTz *tehk=lu7m > CHL *tejk=lum*, TZO *tek=lum*, TZE *tehk=lum*, litt. « terres dressées »), ou le q'anjob'al *konob'*, qui équivaut à un « quartier, hameau ». Or, les formes mayas de cet emprunt sont remarquablement variées : *tenam « hauteur » > CHJ QAN IXL *tenam*, MAM *tnam*, *tnom* ; AWA *tnum* ; macroquichéan *tinaamit > KCHq KAc PCH *tinamit*, KCHk *timanit*, PQMp *tinimit*, USP *tinmit*, SIP *tinmit*.

Les dénominations de l'ananas se divisent en trois nexi, dont deux endogènes : l'un du maya occidental (*pajak' > TOJ MCH TUZ TEK *pajak'*, protoCholan,*pahch' > CHL *pajch'*,TZE *pahch'*), l'autre grand-quichéan (GK *ch'oop ou *ty'oop > KCHn *ch'oop*, KCHc QEQc&l *ch'op*, KCHq *ch'ap*, TZU *ch'oob'* ; le troisième provient du nahuatl *matsajti7 > CHJ *matsajti7*, MAM *maatsti7j*, MAMo *matsti7j*, QAN *matsaj*, AKA *matsa7*, POP *matsate*), relativement unitaire malgré les hésitations sur la terminaison absolutive (suf. -tl en nahuatl). La tripartition se présente une intéressante configuration, en termes de complémentarité entre réseaux génétiques (les « familles » de langues) et réseaux aréaux (contact et diffusion géographique), car l'adstrat nahua²² vient ici briser la bipartition endogène à partir du centre : les langues q'anjob'ales et maméanes de la Sierra Cuchumatán²³. Les apports lexicaux dus à des échanges horizontaux, liés à l'urbanisme ou à l'échange de denrées alimentaires (ici, les fruits) suggèrent, en raison du champ sémantique alimentaire, une certaine directionnalité (ou *tropisme*, en termes chorémiques) des transactions : des terres basses nahuatophones vers les terres hautes mayas, dans la région q'anjobalane, orientée davantage vers le Golfe de Mexico (on pense aux interactions avec le nahuatl veracruzain) que vers la côte Pacifique. La diversité des strates lexicales, verticales (pouvoir et gouvernance) et horizontale (urbanisme et alimentation ou commerce de denrées alimentaires), ainsi que la diversité dialectale de la forme phonologique des emprunts dans diverses sous-aïres mayas suggèrent l'existence de plusieurs filières d'importation du lexique nahuatl, voire plusieurs époques – pas seulement le postclassique avec la domination impériale aztèque.

4.3.3. Adstrat endogène (intramaya)

²² Rappel : *nahuatl* désigne la langue, tandis que *Nahua* ou *Nawa* est la dénomination ethnique.

²³ La forme *masate7* du sacapultec ressortit sans doute davantage à un mexicanisme emprunté à l'espagnol *mazate* (donc un emprunt nahuatl par le truchement de l'espagnol) qu'à l'adstrat nahuatl issu de la forme *matsajti7 des formes q'anjob'alanes et maméanes.

Le principal vecteur de l'adstrat endogène est cette fois non plus la région maméo-q'anjob'alone de la Sierra Cuchumatán, ni la zone volcanique périlacustre quichéane du centre-sud des Hautes Terres (figure 3), mais une vaste région répartie sur deux versants : les terres centrales tseltalo-cholanes d'une part, d'autre part les Basses Terres yucatèques (indice 0.6-0.8)²⁴. La région q'anjob'ale cependant continue d'œuvrer comme *une aire de desserte* (indice 0.4-0.6). Les langues les plus éloignées de cette vague d'adstrat sont celles qui étaient le plus actives comme foyers d'emprunts nahuatl : les langues k'iche' à proprement parler (indice 0.0-0.2), ainsi que les langues maméanes (indice 0.2-0.4). Wichmann & Brown (2003 : 68) donnent un inventaire complet des champs sémantiques d'emprunts internes aux langues mayas, bien plus diversifié que dans les filières précédentes (mixe-zoque et nahuatl), issus des langues des basses terres : parties du corps (*menton, joue, tibia*), plantes comestibles et fruits, plantes et arbres, faune (*chevreau, pie des plaines, chenille velue, vers intestinal, papillon d'écorce, blatte, dindon sauvage, buse, hirondelle, vipère, chien de chasse*), espaces exploités par les hommes (*champ de maïs*), habitat et construction (*coin, mur, échelle creusée dans un tronc d'arbre, pont, glaise*), outils (*louche, cage, flute, etc.*), religion (*esprit, dés rituels, cœur*), outillage féminin (rouet, laine rouge), aliments (*tamal, tamal de haricots*), relations sociales (frontière ou limite de terrain, cadeau ou don pour tribut), numération liée à l'économie (*ch'uy « 8000 »*), eau (*mer ou lac, jet d'eau, eau froide*). Le panorama qui se dessine de ces échanges est si diversifié qu'il suggère un ensemble d'interactions, de transferts de savoir-faire et de techniques, de rituels et de croyances relevant davantage de la synergie et de la cohabitation que de relations strictement hiérarchiques, même si l'on sait que les Mayas des basses terres ont dû détenir un certain ascendant sur leurs voisins des hautes terres, aussi bien au préclassique (en alliance avec l'élite dominante olmèque) qu'au classique. Dans les données de K & J 2003, le patron général de diffusion des

²⁴ Ces indices équivalent à des pourcentages : 0.6 = 60%, 0.8 = 80 %, etc. Nous préférons cette indexation à un calcul en pourcentages, étant donné la variabilité des emprunts d'une langue ou d'un sous-groupe de langues mayas à l'autre. A titre indicatif, la base de données de Wichman & Brown (2003), plus systématique que celle de K & J 2003 en ce qui concerne les emprunts internes aux langues mayas, recense les proportions suivantes : en q'eqchi' 108 emprunts au cholán, 58 au yucatécán, 47 au tseltalan, 40 au q'anjob'alan, 39 au chuj, 10 au huastécán (*op. cit.* p. 66). Ces deux auteurs classent cependant le q'eqchi' dans les « emprunteurs prolifiques », si bien que cet échantillon est quelque peu disproportionné. L'ixil, que Wichman & Brown qualifient « d'emprunteur moyen », compte selon eux 35 emprunts au q'anjob'alan, 28 au cholán, 19 au chuj, 16 au yucatec, 11 au tseltal, 3 au huastécán (*op. cit.* p. 62), ce qui donne une image plus réaliste des proportions d'emprunts internes aux langues mayas. V. aussi Law, 2011, pour une gamme bien plus étendue d'emprunts et de convergences de tous ordres, dans les basses terres.

emprunts internes au domaine maya suggère une poussée massive du lexique des basses terres vers les hautes terres au sud (du sud du Mexique actuel au nord et au centre du Guatemala actuel), avec des poches de résistances – en l’occurrence, les langues maméanes (mam et awakatek) et les langues quichéanes (kaqchikel, ts’utujiil, uspantek). Les langues poqom et le q’eqchi’, qui relèvent du quichéan oriental, ainsi que l’ixil, qui relève du maméan, ont davantage été ouvertes aux emprunts occidentaux issus des basses terres, ce que confirment Wichman & Brown (2003, 2002), qui proposent un modèle explicatif : dans le cas de l’ixil, les intermariages en seraient la cause, tandis que dans le cas du q’eqchi’, la domination politique et le prestige expliqueraient cette influence (Wichmann & Brown 2003 : 58-59)²⁵.

5. CONCLUSION ET PERSPECTIVES

Nous concluons sur deux paradoxes riches en perspectives pour dépasser l’approche essentialiste et positiviste du *Sprachbund*, pour l’envisager comme un construit heuristique, relevant d’une approche en termes de complexité et d’intrication de flux ou de nœuds d’interférences chorématiques ou diatopiques²⁶.

²⁵ On trouvera une analyse détaillée des relations sociales internes à l’espace maya des basses terres dans la récente thèse de doctorat de Daniel Aaron Law (2011), qui constitue un essai novateur de sociolinguistique rétrospective à partir des données linguistiques, ethnohistoriques, épigraphiques et archéologiques. Cet auteur conclut son étude des emprunts non seulement lexicaux, mais également de la diffusion de traits phonologiques et morphologiques, en insistant sur l’idée que les relations de hiérarchies imbriquées entre les différents peuples et entités géopolitiques mayas ou les facteurs de coopération sociale ou de complémentarité des échanges ne suffisent pas à expliquer la grande intensité du contact de langues interne à la zone des basses terres : la continuité structurale y serait pour beaucoup, ces langues étant restées proches et perméables entre elles, malgré des différences de surface d’autant plus apparentes aujourd’hui que nous les observons au terme de leur évolution bimillénaire. Le facteur « langue proches » expliquerait donc l’interpénétration des structures. Cette explication permet également d’expliquer pourquoi les langues maméanes et quichéanes occidentales (autrement dit, hors langues poqom et q’eqchi’) seraient aussi réfractaires à la diffusion des emprunts issus des basses terres, et pourquoi le ch’orti’ présente un indice aussi élevé dans la figure 3. Ainsi, l’exception ixil au sein du maméan s’expliquerait par une pression sociale renforcée (les intermariages, selon Wichman & Brown 2003). Cependant, cette hypothèse s’avère délétère pour le *Sprachbund* mésoaméricain, étant donné la très grande distance aussi bien phylogénétique que typologique entre des familles comme le mixe-zoque et l’otomangue, ou l’uto-aztécain et le maya.

²⁶ *Diatopique* doit ici être entendu non pas seulement au sens d’E. Coseriu – la variation géolinguistique –, mais également selon l’acception d’Yves Lacoste, en termes de *configurations* et d’*articulations de plans* ou *versants* et d’*échelles géohistoriques* – cf. note 8 supra. Dans son article sur l’émergence du tchéchéne-ingouche, Johanna Nichols

Paradoxe 1 : le *Sprachbund* qui n'avait pas de documentation géolinguistique. L'absence d'outils géolinguistiques (atlas linguistiques) empêche d'observer le contact dans sa dimension spatiale. Une ingénierie géolinguistique ferait davantage apparaître les lacunes, et aurait le mérite de travailler le contact aéré dans la continuité des territoires.

Paradoxe 2 : lorsqu'on réalise une telle étude, comme nous venons de le faire à l'aide de la base de données K & J 2003, on constate que les chorèmes susceptibles d'informer sur la nature du contact sont a) hétérogènes, b) remotivés, c) modularisés et par conséquent, non linéaires.

La notion d'aire de convergence structurale des langues dans un bassin de contact géographique ou *Sprachbund* (Alliance ou Union de Langues) suppose un unitarisme transcendant la diversité phylogénétique des langues. Or, on constate que les emprunts manifestent une seconde vie. Les éléments étrangers au lexique maya, loin de rester figés, ne cessent d'être remaniés, dans une dynamique intégrative : sur le plan du contenu (sémantique), pour les emprunts mixe-zoque, sur le plan de la forme (phonologie et morphologie), pour les emprunts nahuas. Il s'agirait donc désormais d'explorer l'horizon géolinguistique pour une approche interdisciplinaire de la Mésoamérique²⁷ qui chercherait à éviter les écueils du kossinnisme (le corrélationisme aire linguistiques/aires culturelles). Pour ce faire, l'analyse des aires devrait privilégier l'approche en chorèmes et en diatopes, plutôt qu'une mise en regard kossinienne de la géographie des langues et des aires culturelles.

La Mésoamérique est-elle un *Sprachbund* ? Telle quelle, la question pourrait bien s'avérer être un faux problème ou une aporie – indémontrable, à force de cumul de traits structuraux, risque de circularité dans un treillis de traits en partie neutralisés par les réseaux GU & Typo. En revanche, la Mésoamérique linguistique se présente bel et bien comme un complexe de réseaux phylogénétiques et aréaux en interaction, qu'il convient d'analyser à travers la cohérence des adstrats (emprunts lexicaux), sans préjuger des substrats (langues recouvertes) et des superstrats (langues couvrantes assimilées). Cela revient à

(2004) applique implicitement une analyse à la fois en *diatopes* et en *chorèmes*, en termes de *versants* et de *têtes-de-pont* ou *avant-postes*, avec des asymétries migratoires périodiques entre hautes terres, piémonts et basses terres, dans le Caucase, avec la notion d'*archipel vertical*, elle-même reprise aux études d'anthropologie andine (cf. Masuda & al., 1985). Une analyse en termes de géoethnographie des milieux montagneux s'appliquerait parfaitement à nombres de buissons dialectaux et/ou de bassins de contact en Méso-Amérique, comme par exemple la Cuenca del Papaloapam, voire à l'ensemble de l'aire culturelle méso-américaine, en termes de flux et de reflux de langues sur des versants et des plaines en interaction sur des millénaires.

²⁷ Les travaux de Thomas Smith-Stark s'orientaient résolument dans cette direction, cf. Smith-Stark 1994.

privilégier une démarche comme celle suggérée dans le tableau 1.3. plutôt que celle des tableaux 1.2 et 1.4, qui correspondent aux démarches pourtant en vigueur dans ce domaine de recherche depuis les travaux pionniers de Paul Kirchhoff. La présentation de types lexicaux sur la base de critères sémantiques dans le tableau 4 constitue une tentative de tenir compte des facteurs géographiques et des aires culturelles (colonne de gauche), aussi bien que des réseaux génétiques, envisagés de manière décloisonnée (deuxième colonne à gauche, et phylogramme en annexe, qui privilégie les emboîtements sur les divisions catégorielles), va dans ce sens, conférant une primauté à la typologie linguistique.

Le survol critique que nous venons de réaliser nous a permis de remettre en cause la notion de *Sprachbund mésoaméricain* : données trop lacunaires, réseaux GU sous-estimés, invraisemblance d'une profonde convergence de TS relevant des systèmes fermés (notamment, la grammaire), alors que le champ d'observation des adstrats, qui concerne les systèmes ouverts pourtant si disponibles à l'interférence et au contact, montre une grande plasticité et une propension à la diversification, sinon incompatible avec les prémisses d'une convergence aréale portant sur des paramètres morphosyntaxiques lourds, du moins propice à une relativisation du construit aréal sous sa forme classique ou « standard ». En revanche, notre approche fait bel et bien apparaître la richesse et la complexité des phénomènes de contact entre langues de la Mésoamérique, et les perspectives interdisciplinaires pour les sciences historiques et archéologiques, sans pour autant céder aux sirènes du corrélationalisme.

Enfin, nous n'avons pas souhaité traiter ici la question du *Sprachbund mésoaméricain* du point de vue de la théorie des systèmes complexes (Gribbin 2004, Weisbuch & Zwirn 2010), mais nous avons vu combien la complexité des phénomènes ainsi que la multiplicité des facteurs et des explications possibles pointent vers une telle approche. Les quatre réseaux qui nous ont servi de cadre d'analyse critique (GU, Familles de Langues, Types, Contact) rappellent les trois dimensions de l'analyse géographique du point de vue de la théorie de la complexité : réseaux phylogénétiques, réseaux ontogénétiques et réseaux épigénétiques (O'Sullivan 2004), les deux premiers correspondants aux réseaux génétiques et aux réseaux typologiques, le troisième formant une polarité avec les réseaux aréaux et les réseaux GU (cf. les tableaux 1.1. à 1.3. supra). Dans la mesure où le croisement de l'écologie linguistique et de la théorie de la complexité n'est que très récent (cf. Mufwene 2013, Massip-Bonet & Bastardas-Boada 2013), nous ne pouvons ici qu'inciter à orienter les recherches futures en fonction de cet horizon épistémologique et méthodologique. Quelle que soit la validité des aires de convergence structurale et la pertinence des critères que l'on

peut avancer afin de les individuer comme des objets de connaissance construits (plutôt que comme objets naturels ou donnés)²⁸, elles gardent une valeur heuristique, ne serait-ce que par l'abîme de complexité qu'elles impliquent du point de vue de l'histoire des sociétés et des lignes évolutives et, surtout, interactives, des langues en situation d'imbrication dans des espaces eux-mêmes densément intriqués. Le principal objectif de la présente contribution était de montrer, de divers points de vue, à travers le prisme des interactions entre langues mésoaméricaines telles qu'on peut les retracer dans les emprunts lexicaux d'une famille répartie sur toute l'amplitude de ce bassin de contact de langues, non pas seulement les apories ou les zones d'ombres qu'un concept comme le *Sprachbund* peut révéler dans notre connaissance du fonctionnement du langage et du contact de langues, mais aussi les perspectives en termes de complexité et d'interaction entre ces décideurs multiples que sont les sociétés humaines inscrites dans l'histoire et la géographie, dans le temps et dans l'espace, en continuelle co-construction.

ABREVIATIONS

PQM = poqomam, PCH = poqomchi', QEQ = q'eqchi', USP = uspantec, KCH = k'iche', KAQ = kaqchikel, TZU = tz'utujiil, SIP = sipakapek, SAK = sakapultek, AWA = awakatek, IXL = ixil, TEK = teko, MCH = mocho, TUZ = tuzantek, POP = popoti', AKA = akatek, QAN = q'anjob'al, CHJ = chuj, TOJ = tojolab'al, TZE = tzeltal, TZO = tzotzil²⁹, CHL = chol, CHT = chontal (de Tabasco), CHR = ch'orti', LAK = lakandon, ITZ = itzaj, MOP = mopan, YUK = yukatek, WAS = wastek (huastec, ou ténék). GLL = Greater Lowlands (associe le yucatèque et le tseltalo-cholan).

IJAL = International Journal of American Linguistics.

ZE = Zone d'Expansion

ZR = Zone Résiduelle.

²⁸ Nous pensons aussi à la critique justifiée de Patrick Sériot au sujet de certaines dérives dans la conception structuraliste de tels construits (Sériot 1999).

²⁹ La convention graphémique de l'espagnol colonial le plus souvent utilisée dans les ouvrages de mayanistique est <tz> pour ce qui n'est bien évidemment qu'une affriquée dentale /ts/. Aujourd'hui, nombre de locuteurs de ces langues souhaitent utiliser la solution graphémique <ts> au lieu de <tz>, ce qui explique par endroits dans le présent article, un dosage de ces deux solutions concurrentes.

REFERENCES

- Aitchinson, J. & H. Carter, 1994, *A Geography of the Welsh Language, 1961-1991*, Cardiff, University of Wales Press.
- Baudez, C.F. 2004, *Les Mayas*, Paris, Les Belles Lettres.
- Blanton R., S. Kowalewski, G. Feinman, L. Finsten, [1981]-1993, *Ancient Mesoamerica. A Comparison of Change in Three Regions*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Brunet, R. & O. Dolffus, 1990, *Mondes nouveaux*, Paris, Hachette.
- Campbell L. 1972, Mayan Loan Words in Xinca, *IJAL* 38-3, p. 187-190.
- Campbell L. & T. Kaufman 1976, A Linguistic Look at the Olmecs, *American Antiquity*, 41-1, p. 80-89.
- Campbell L., T. Kaufman & Th. Smith-Stark 1986, Meso-America as a Linguistic Area, *Language*, 62-3, p. 530-569.
- Capistrán, A & F. Nava, 1998, Medio siglo de una lengua de Occidente: del tarasco de 1946 al p'urhépecha de 1996, Rosa Brambila Paz (ed.). *Antropología e historia del Occidente de México. Memoria de la XXIV Mesa redonda de la Sociedad Mexicana de Antropología I*. México. Sociedad Mexicana de Antropología-UNAM, p. 143-163.
- Chamoreau, C. 2009, *Hablemos purepecha, Wantee juchari anapu*. México, UIIM / IIH-UMSNH/IRD / Ambassade de France au Mexique CCC-IFAL / Grupo Kw'aniskuyarhani.
- Constenla Umaña, A. 1991, *Las lenguas del área intermedia: introducción a su estudio areal*, San José, Editorial de la Universidad de Costa Rica.
- Gribbin, J. 2004, *Deep Simplicity, Chaos, Complexity and the Emergence of Life*, London, Penguin.
- Léonard, J. L., C. Vulin & P. Darlu, 2009, Application de la cladistique aux langues mésoaméricaines, in *Systématique Exotique*, journée d'études de la Société Française de Systématique, 12-03-2010, Musée de l'Homme, Paris.
- Demarest, A. 2004, *Ancient Mayas. The Rise and Fall of a Rainforest Civilization*, Cambridge, CUP, traduction française de Duran S. & Canal Denis-Arman 2007. *Les Mayas*, Paris, Tallandier.
- De León, L. & S. Levinson, 1992, Introduction: Spatial description in Mesoamerican languages. *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung* 45-6. 527-529.
- Embriz Osorio, A. & Zamora Alarcon, O. (eds.), 2012, *México. Lenguas indígenas nacionales en riesgo de desaparición*, México, D.F., INALI.
- Gast, V. & J. van der Auwera, 2006, *What is 'contact-induced grammaticalization' Evidence from Mayan and Mixe-Zoquean languages*. Typescript, University of Antwerp.

- Gendrop, P. 2005 [1978], *Les Mayas*, Paris, PUF (Que Sais-je ?)
- Hazaël-Massieux, M-Ch. 2009, Quand Aurélien Sauvageot parlait de récréation et d'aménagement dans les langues, *Etudes Finno-Ougriennes* 41, p. 27-43.
- Healy Paul, E. K. & L. Wright 1990, Ancient and Modern Maya Exploitation of the Jute Snail (*Pachychilus*). *Latin American Antiquity*, 1-2, p. 170-183.
- [K & J 2003] Kaufman, T. & J. Justeson, 2003, *A preliminary Mayan Etymological Dictionary*, Foundation for the Advancement of Mesoamerican Studies, accessible en ligne sur <http://www.famsi.org/reports/01051/pmed.pdf>.
- Kihm, A. 2006, Le paradoxe créole, exemplier de la communication au colloque en hommage à Pierre Encrevé *Faire sens*, Paris, 16-18 octobre 2006.
- Kirchhoff, P., 1943, Mesoamérica. Sus límites geográficos, composición étnica y caracteres culturales, *Acta Americana, Revista de la Sociedad Interamericana de Antropología y Geografía*, México/Los Angeles, p. 92-107, reed. in Garcia Mora & al., 2002. *Paul Kirchhoff. Escritos selectos. Estudios mesoamericanistas*, México, D.F., UNAM, p. 43-54.
- Klinkenberg, J.-M., 1997, *Précis de sémiotique générale*, Paris, Seuil.
- Kopitar, J. K., 1829, Albanische, walachische und bulgarische Sprache, *Jahrbücher der Literatur*, Wien, 46, p. 59-106.
- Jakobson, Roman, 1931, Über die phonologischen Sprachbünde, *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, 4, p. 234-240.
- Lacoste, Y, 2012 [1976], *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, La Découverte.
- Law, D. A. 2011, *Linguistic Inheritance, Social Difference, and the Last Two Thousand Years of Contact Among Lowland Mayan Languages*, Ph.D. dissertation, University of Texas at Austin.
- Léonard, Jean Léo 2010, « La Mésoamérique : une 'aire linguistique' ? ». Colloque interdisciplinaire de l'Institut Universitaire de France, Actes du colloque de Saint-Etienne, 25-26 mars 2010, édités par Donnet Ch., Mathevon N. & Viennot, E. 2010, *Le contact*, p. 215-232.
- Léonard, J. L. 2012, *Eléments de dialectologie générale*, Paris, Michel Houdiard.
- Léonard Jean Léo, Clément Vulin & Pierre Darlu, 2009, « Application de la cladistique aux langues mésoaméricaines, communication orale à la journée d'études *Systématique Exotique* de la Société Française de Systématique, Paris, le 12-03-2010.
- Magni, Caterina 2003, *Les Olmèques. Des origines au mythe*, Paris, Seuil.
- Massip-Bonet, Àngels & Albert Bastardas-Boada (eds.), 2013, *Complexity Perspectives on Language, Communication and Society*, Berlin & Heidelberg, Springer Verlag.

- Masuda, Sh., I. Shimada, C. Morris, eds. 1985 *Andean Ecology and Civilization*, Tokyo, University of Tokyo Press.
- Meinig, D.W. 1965, The Mormon Culture Region: Strategies and patterns in the geography of the American West: 1847-1964, *Annals of the Association of American Geographers*, 55, p. 191-220.
- Mufwene, S. 2013, *Complexity perspectives on language, communication, and society*, in Massip-Bonet & Bastardas-Boada, 2013, p. 197-218.
- Nichols, Johanna, 1992, *Linguistic diversity in space and time*, Chicago, University of Chicago Press.
- Nichols, Johanna 2004. The Origin of the Chechen and Ingush: A Study in Alpine Linguistics and Ethnic Geography, *Anthropological Linguistics*, 46-2, p. 129-155.
- O'Sullivan, D. 2004, Complexity Science and Human Geography, *Transactions of the Institute of British Geography*, p. 282-295.
- Rathje, W. 1971, The Origin and Development of Lowland Classic Maya Civilization, *American Antiquity*, 36-3, p. 275-285
- Sandfeld, K., 1930, *Linguistique balkanique ; problèmes et résultats*, Paris, Champion, Collection linguistique de la Société linguistique de Paris.
- Sharer, R. & al. 1974, The Prehistory of the Southeastern Maya Periphery, *Current Anthropology*, Vol. 15-2, p. 165-187.
- Schele, L. & D. Freidel, 1990, *A Forest of Kings. The Untold Story of the Ancient Maya*, New York, Quill & Morrow.
- Sériot, P., 1997, Des éléments systémiques qui sautent les barrières des systèmes, in Gadet, F. & Sériot, P. (ed.) : *Jakobson entre l'Est et l'Ouest, 1915-1939*, Lausanne, *Cahiers de l'ILSL*, 9, p. 213-236, accessible sur <http://www2.unil.ch/slav/ling/recherche/biblio/97JAK/97Jakart.html>.
- Sériot, P. 1999, *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, Paris, P.U.F.
- Smith-Stark, T. 1994. Mesoamerican calques, in C. Mackay & V. Vázquez (ed.). *Investigaciones lingüísticas en Mesoamérica*. México, IIF-UNAM, p. 15-50.
- Suárez, Jorge, 1983, *The Mesoamerican Indian languages*, Cambridge, Cambridge University Press, Cambridge Language Surveys.
- Wichmann, Søren 1998, A conservative look at diffusion involving Mixe-Zoquean languages, in Roger Blench and Matthew Spriggs (eds.). *Archaeology and Language, vol. II: Correlating archaeological and linguistic hypotheses*. One World Archaeology series, no. 29, London and New York

- Wichmann, S. 1995, *The relationship among the Mixe-Zoquean languages of Mexico*, Studies in the indigenous languages of the Americas, Salt Lake City, University of Utah Press.
- Stolz, T. & C. Stolz, 2001, Mesoamerica as a linguistic area, in Haspelmath, M. König E., Oesterreicher W., Raible W., 2001, *Language Typology and Language Universals. An International Handbook*, vol. 2. Berlin / New-York, Walter de Gruyter, p. 1139-1553.
- Wichmann, S. & C. Brown, 2003, Contact among Some Mayan Languages: Inferences from Loanwords, *Anthropological Linguistics*, 45-1, p. 57-93.
- Wichmann, S. & C. Brown, 2002, Contacto lingüístico dentro del área maya: los casos del ixhil, el q'eqchii' y del chikomuselteco, *Pueblos y Fronteras* 4, p. 133-167.
- Wichmann S., D. Beliaev & Daveltschin, A. 2008, Posibles correlaciones lingüísticas y arqueológicas involucrando a los olmecas, in Uriarte, María Teresa & R. B. González Lauck (eds.), *Olmeca. Balance y perspectivas. Memoria de la Primera Mesa Redonda*, 667-683. México, D.F., Universidad Nacional Autónoma de México & Consejo Nacional para la Cultura y las Artes & Fundación Arqueológica del Nuevo Mundo, Universidad Brigham Young.
- Wichmann, S. & K. Hull, 2009, Loanwords in Q'eqchi', a Mayan Language of Guatemala, Haspelmath, M. & U. Tadmor (eds.), *Loanwords in the World's Languages: A Comparative Handbook*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter, p. 873-896.
- Weisbuch, G. & A. Zwirn (éds.), 2010, *Qu'appelle-t-on aujourd'hui les sciences de la complexité? Langues, réseaux, marchés, territoires*, Paris, Vuibert.
- Yasugi, Y. 1995, *Native Middle American Languages. An areal-typological perspective*, Osaka, National Museum of ethnology.

Annexes

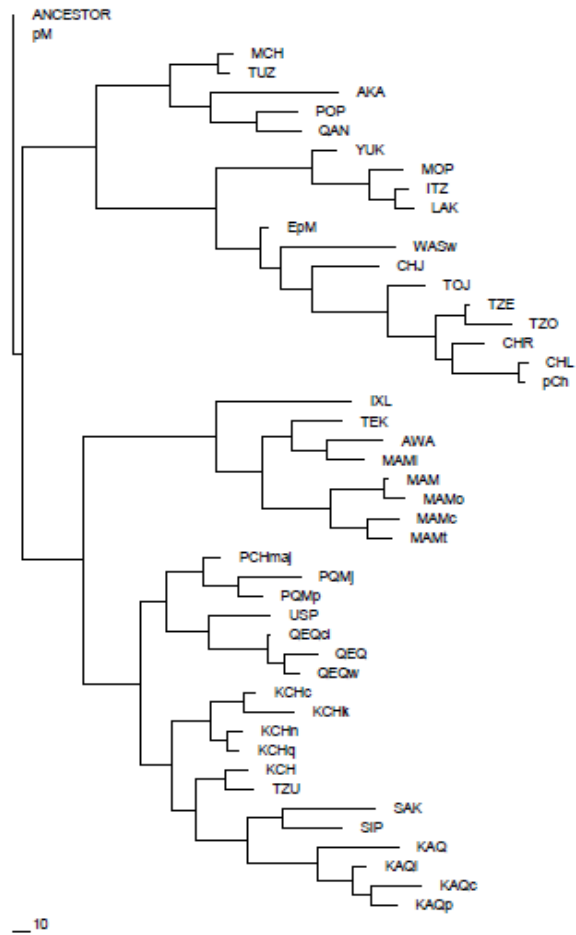


Figure 1. Phylogramme des langues mayas (Léonard, Vulin & Darlu 2009).

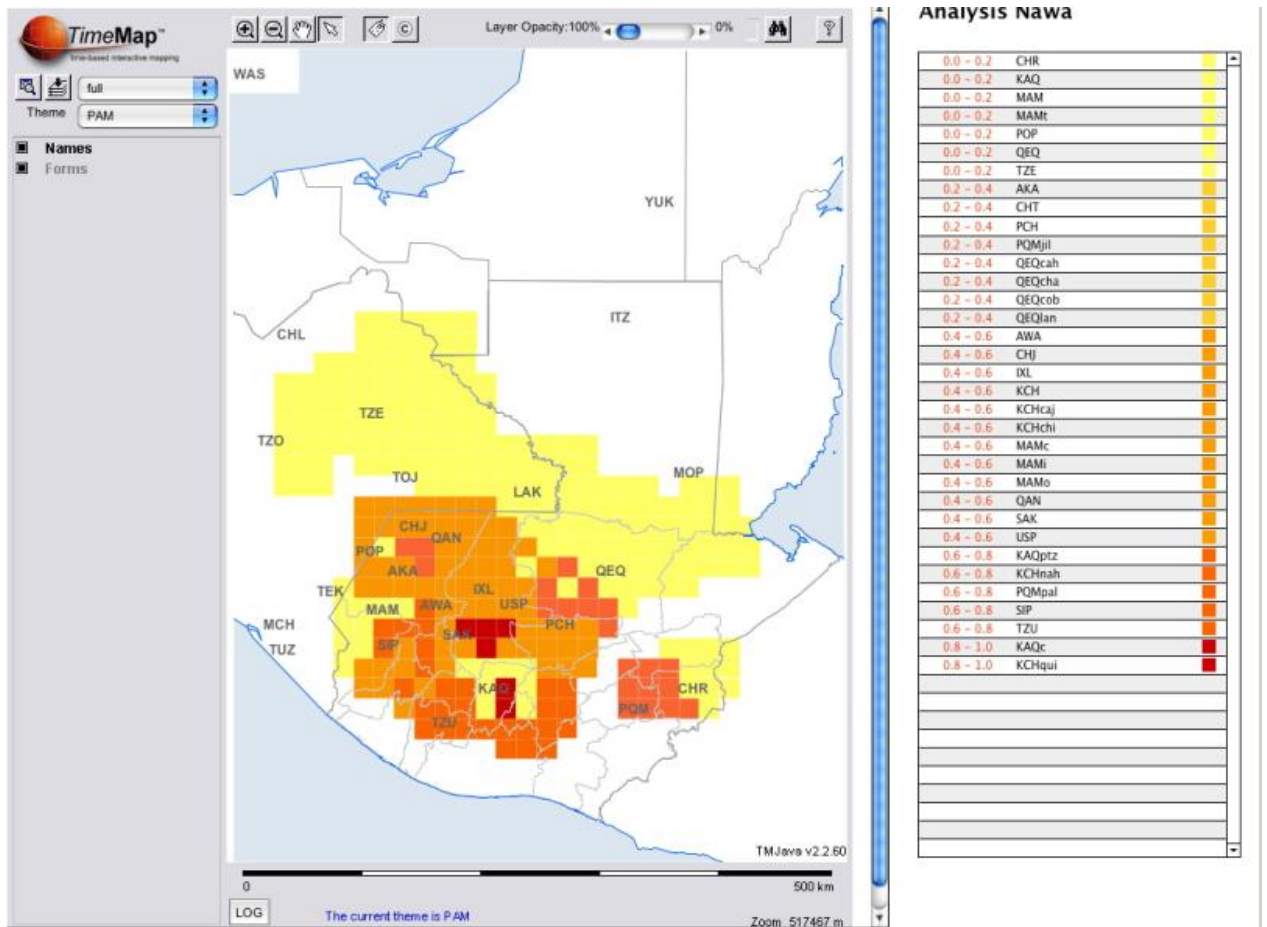


Figure 2. Carte de synthèse, emprunts au nahuatl, d'après les données de K & J 2003. Cartographie : Vittorio dell'Aquila (CELE, Vaasa/Milan)

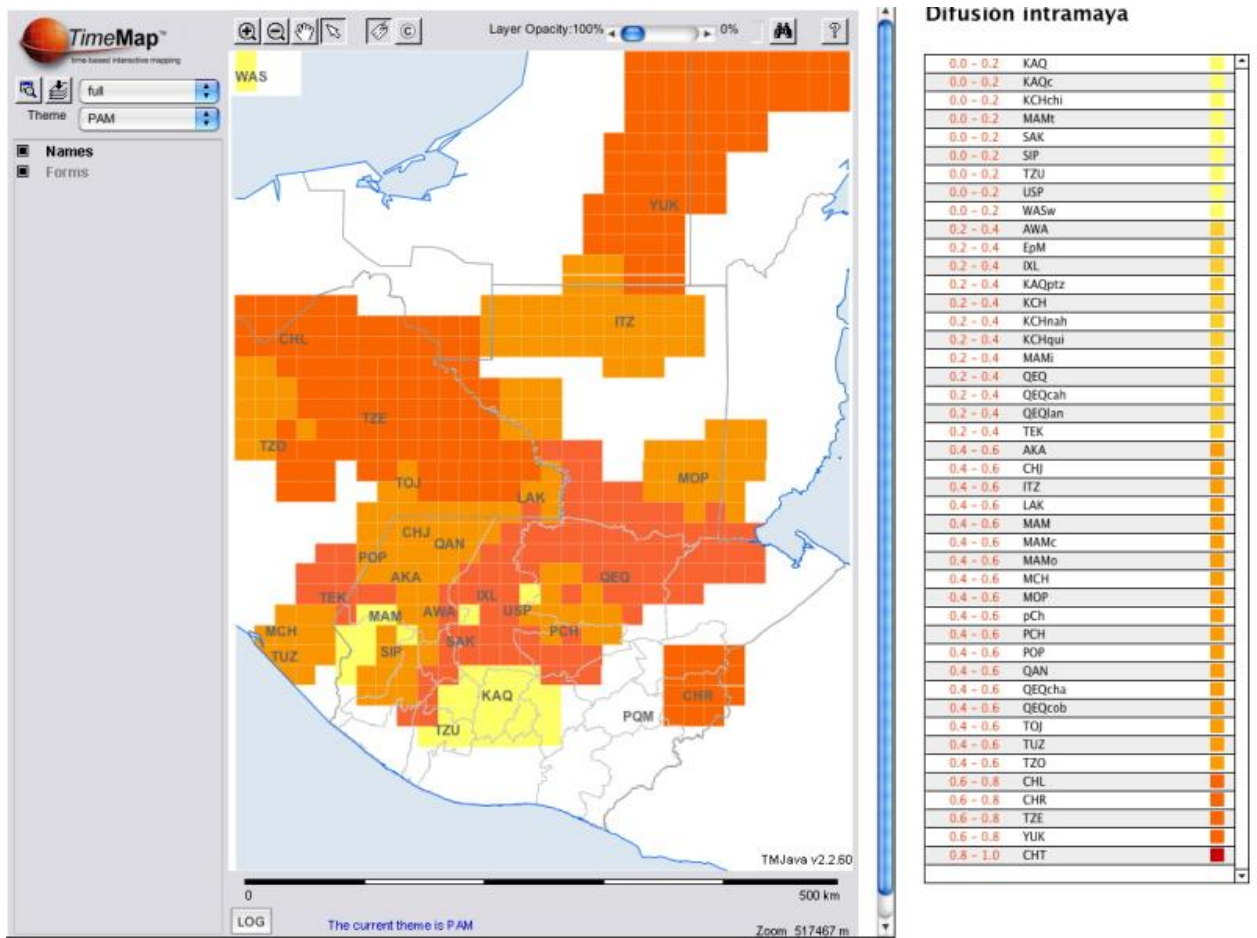


Fig. 3 : Carte de synthèse, emprunts endogènes (entre langues mayas), d'après les données de K & J 2003.